



MICHEL BERNANOS

LE MURMURE
DES DIEUX

ARBRE VENGEUR

Michel Bernanos

Le Murmure des Dieux

Préface de Sébastien Lapaque

« Tout, dans ce royaume vert incomparable, appartient au surnaturel : cette prodigieuse beauté d'une nature secrète, cette attraction irrésistible, cet arbre, ne voyez-vous pas ce qu'il a de fantastique et de mystérieux, dans sa volonté de vivre ? »

Abattu par la cupidité des hommes venus s'enrichir dans la forêt amazonienne, « L'Arbre-Dieu » gît depuis trente ans au milieu d'une clairière que nul n'ose plus approcher. Deux hommes vont néanmoins retourner à son chevet avant de plonger dans la selve profonde et dangereuse. L'un est jeune et ne sait rien de cet univers où l'entraîne son aîné, un chercheur persuadé qu'au plus profond de ce royaume invisible se cache une civilisation oubliée.

Comme les autres livres de *La Montagne morte de la vie*, ce cycle fantastique majeur qu'il inaugure, ce roman possède sa part d'étrangeté et de beauté, captivant l'esprit du lecteur par ses descriptions d'un univers originel où l'homme n'est qu'un intrus. Mais c'est aussi un parfait roman d'aventures mettant aux prises deux explorateurs qui ont le don de se tirer des périls pour aller au bout de leur enfer, rêvant d'un paradis qui n'est peut-être que dans leur esprit.

Couverture : Jean-Michel Perrin

www.arbre-vengeur.fr

L'auteur

Fils de Georges, **Michel Bernanos** est né en 1923 à Fressin dans le Pas-de-Calais. C'est encore enfant qu'il accompagne sa famille dans ses aventures brésiliennes, quand on croit possible d'y vivre loin des agitations du monde. Rattrapé par la guerre, il s'engage en 1942 dans les Forces Navales de la France Libre avant de participer au Débarquement de 1944. Aimanté par le Brésil où s'est forgé son imaginaire, il y retourne pour se lancer dans l'exploitation de l'hévéa, entreprise inaboutie, puis retourne en France où il essaie de vivre de sa plume.

Se liant avec Dominique de Roux, il collabore au premier numéro de L'Herne en 1961. Ses premiers textes, nouvelles, poèmes et romans policiers, paraissent sous le nom de Michel Talbert. Son roman initial, *Le Murmure des Dieux*, écrit en 1960, paraît à La Table Ronde en 1964 sous celui de Michel Drowin, quelques jours avant son suicide. Ses deux dernières œuvres, qu'il souhaitait voir réunies, paraîtront de manière posthume : *La Montagne Morte de la vie*, en 1967, chez Pauvert (réédité en 2017 à L'Arbre vengeur) et *Ils ont déchiré Son image...* en 1982 (au Castor astral, repris par L'Arbre vengeur dans le même volume). Achevé en 1961, *L'Envers de l'Éperon* n'a été publié qu'en 1983. Il a été réédité par nos soins en 2018.

L'ensemble des quatre livres constitue la tétralogie de *La Montagne Morte de la vie*. Ils représentent un projet romanesque qui n'a pas d'équivalent dans la littérature d'après-guerre.

« Le rêve, toujours le rêve, voilà bien chez l'homme le défaut de la cuirasse. On rêve d'aventure, et, dans l'aventure, on rêve de repos. Nos désirs n'ont point de limites. Le grand tort de l'homme, c'est de ne savoir être seul avec soi-même, de vouloir éviter le tête à tête en s'enfuyant dans le rêve. »

Le Murmure des Dieux

MICHEL BERNANOS

**LE MURMURE
DES DIEUX**

Préface de Sébastien Lapaque

L'ARBRE VENGEUR

© Éditions de La Table Ronde, 1964

Éditions de l'Arbre vengeur
www.arbre-vengeur.fr

P R É F A C E

Praça da Saudade, Manaus, 1946

EN AVRIL 1948, MICHEL BERNANOS avait vingt-cinq ans lorsqu'il a quitté le Brésil sans savoir qu'il ne reverrait jamais ce pays. En décembre 1942, déjà, engagé dans la France Libre, il avait embarqué à bord d'un navire en partance pour Londres. En 1946, cependant, il avait retrouvé l'immense pays dans lequel il avait passé quatre années fugueuses, aventureuses, heureuses et malheureuses. C'est au Brésil, où il a posé le pied à quinze ans, que Michel Bernanos s'est résolument tourné vers l'écriture, dans les pas de son père, Georges Bernanos, qui a traversé l'Atlantique accompagné de sa femme et de leurs six enfants avec l'ambition de fonder une colonie française au Paraguay, dans l'esprit des rêveurs fouriéristes et proudhoniens du XIX^e siècle¹. « Une entreprise folle et que je choisis à cause de sa folie² »,

1. Cf. Laurent Vidal, *Ils ont rêvé d'un autre monde*, Flammarion, 2014.

2. Cette lettre du 3 juillet 1840 : « Je suis au bout de ma résignation. Je crois que je quitterai la France et que j'irai porter mes os au Brésil dans une entreprise folle et que je choisis à cause de sa folie... ». *Lettres à Madame Hanska*, tome 1, 1832-1844, Bouquins-Laffont, 1990.

comme aurait dit Balzac, qui a lui aussi rêvé de dire adieu à la vieille Europe.

« Foutre le camp³ », avait promis l'auteur de *Sous le soleil de Satan*, dès mai 1934. Hitler était au pouvoir à Berlin et l'Europe empoisonnée par le mensonge totalitaire. Après avoir passé trois années à Palma de Majorque, aux Baléares, entre 1934 et 1937, la tribu Bernanos a embarqué en direction de l'Amérique du Sud, le 20 juillet 1938. Le Paraguay s'étant révélé un pays de cocagne, c'est au Brésil que les Bernanos ont finalement trouvé leur place. À Rio de Janeiro, d'abord, puis très vite de plus en plus profond à l'intérieur du pays, à Itaïpava, Juiz de Fora, Vassouras, Pirapora, sur les bords du rio São Francisco, et enfin à Barbacena, sur les hauts plateaux de l'état du Minas Gerais, où Georges Bernanos, sa femme Jehanne et leurs enfants ont posé leurs légers bagages, le 6 septembre 1940, dans une petite *fazenda* bâtie au sommet de la colline de la Croix-des-Âmes. Ce nom prédestiné⁴!

Les enfants de Georges Bernanos auraient pu être inscrits au lycée Molière de Rio de Janeiro, mais l'écrivain n'en a pas ressenti la nécessité, craignant sans doute qu'ils finissent par ressembler à l'un de « ces cornichons sans

3. « Vous avez deviné que je suis cette fois absolument décidé à foutre le camp. » Lettre à Marie Valery-Radot, 27 mai 1934 in Georges Bernanos, *Combat pour la vérité, Correspondance 1904-1934*, Plon, 1971, p. 528.

4. Sébastien Lapaque, *Sous le soleil de l'exil, Georges Bernanos au Brésil 1938-1945*, Grasset, 2003.

sève que les curés font pousser dans des petits pots, à l'abri des courants d'air⁵». L'essentiel était de savoir monter à cheval, tirer à la carabine et dire la vérité. Jean-Loup, le frère cadet de Michel, a raconté que l'ancien brigadier du 6^e régiment de Dragons jouait parfois les écuyers-professeurs. « Pour s'entraîner lui-même et nous perfectionner dans l'art de l'équitation — notre « monte » tenait plus du cow-boy, un peu acrobate, que de l'habitué des concours hippiques — mon père avait fait aménager un manège, avec tourniquets et obstacles, à une centaine de mètres de la fazenda. Durant des mois, il nous fit tourner et sauter plusieurs heures par semaine jusqu'à ce qu'il eût jugé que nous étions au point⁶. » Cette éducation au grand air, sans devoirs surveillés, pleine d'accès de gaieté et de fureur mêlés, a fait de Yves, Claude, Michel, Dominique et Jean-Loup Bernanos — Chantal avait demandé à rester à Rio de Janeiro chez des amis — non pas des fonctionnaires bien-pensants, mais des aventuriers, des rêveurs, des sceptiques. « Tous donnaient l'impression d'être livrés à eux-mêmes, confiés à la Sainte Providence du Seigneur dans une totale liberté de conduite », se souviendra un témoin. De septembre 1940 à décembre 1942, de dix-sept à dix-neuf ans, Michel Bernanos a vécu à Barbacena

5. Georges Bernanos, *Les Grands cimetières sous la lune, Essais et écrits de combat*, tome 1, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1971, p. 364.

6. Jean-Loup Bernanos, *Georges Bernanos à la merci des passants*, Plon, 1986, p. 352.

la vie sauvage d'un *vaqueiro* — l'équivalent brésilien du *gaucho* argentin. L'actrice Sylviane Hachette, qu'il a épousée en 1953, a rapporté son émotion de l'époque : « Il menait là, dans ces grands espaces, entre ciel et terre, une vie de cavalier spécialisé dans le débouillage des poulains, apprenant à monter comme les gauchos sans selle ni éperons. Les demi-sang issus de barbes étaient élevés pour l'armée, les petits étant réservés aux vachers. Il arrivait ainsi à notre cavalier d'effectuer dans une journée de dix heures, cent cinquante kilomètres sur des bêtes que l'on ne montait que tous les trois jours pour ne pas les épuiser totalement. » En 2001, j'ai retrouvé à Barbacena de vieux Brésiliens qui se souvenaient du caractère intrépide et farouche de Michel Bernanos, de son goût de boire sans mesure, des bagarres qu'il déclenchait avec des garçons de ferme et de la façon altièrre qu'il avait de traverser la ville au galop monté sur un cheval blanc baptisé *Napoléon bidet Bonaparte*⁷. Un jour, ils ont vu surgir le jeune cavalier sur sa monture à l'intérieur du Café Colonial, *rua XV de Novembro*, où son père avait l'habitude de retrouver ses amis *barbacenses*. Bon sang ne saurait mentir !

*

Jusqu'à la fin de sa vie, Michel Bernanos a poursuivi le souvenir de ces années brésiliennes passées à cheval, au

7. *Idem*, p. 353

grand galop, libre dans la main de Dieu, en n'ayant peur de rien ni de personne. Son ami l'écrivain Dominique de Roux, fondateur des *Cahiers de l'Herne* auquel il a contribué, a rapporté qu'à Gentilly, il avait collé des cartes du Brésil sur les murs de sa chambre⁸. Michel Bernanos est resté fidèle au Brésil de ses quinze ans, jusque dans l'héroïsme le plus pur, jusque dans la rêverie la plus mélancolique, jusqu'au désespoir le plus profond, le 27 juillet 1964, quand il s'est donné la mort dans la forêt de Fontainebleau, âgé de 41 ans seulement.

Il est impossible, en lisant *Le Murmure de Dieux*, de ne pas être hanté par cette mort au cœur d'une forêt elle aussi peuplée d'arbres aux formes inquiétantes et fabuleuses. Impossible de ne pas songer à « l'Arbre-Dieu » du prologue du roman, de ne pas entendre Michel Bernanos l'appeler au secours, « Viens à mon aide, écoute-moi ! », avant de rouler, comme la seconde Mouchette, dans « la profonde – la profonde Éternité » en espérant y avoir affaire à « la douce pitié de Dieu⁹ ». La faute originelle, dans cet étonnant roman d'aventures amazoniennes, c'est

8. Dominique de Roux, *Ouverture de la Chasse, L'Âge d'Homme*, 1968, p. 93.

9. « Le bout de la nuit, c'est la douce pitié de Dieu, cette douce pitié de Dieu à laquelle je m'étais permis de renvoyer un jour M. Maurras, et dont le seul nom l'a fait – du diable si je sais pourquoi! – siffler et grincer comme un rat pris sous une poutre – la douce pitié de Dieu – c'est-à-dire la profonde – la profonde – la profonde Éternité. » Cf. « Au bout de la nuit », *Figaro*, 13 décembre 1932, in Georges Bernanos, *Essais et écrits de combat*, op. cit., p. 1302.

le meurtre d'un arbre, sans témoin sinon les dieux de la forêt. « L'arbre géant frémissait sous les coups de hache », écrit Michel Bernanos à la première ligne. En l'absence de rédemption, de pardon et de pitié, cette faute originelle rend nécessaire un meurtre rituel, selon la fameuse typologie établie par René Girard dans *La violence et le sacré*¹⁰ : depuis toujours, les hommes se protègent de la violence par le sacrifice.

Georges Bernanos, qui ne prisait guère les satisfactions que procure le tourisme, a très peu voyagé à l'intérieur du Brésil. Contrairement à Stefan Zweig, qui en a fait le tour pour préparer la rédaction de *Le Brésil, terre d'avenir*, il n'a connu que deux états, celui de Rio de Janeiro et le Minas Gerais. S'il n'a pas rêvé de voir l'Amazonie, l'on imagine que ses enfants l'ont fait pour lui, le turbulent Michel, en particulier. Et l'on ne s'étonne pas de savoir qu'au printemps 1946, le matelot canonnier démobilisé par les Forces navales françaises libres a accepté un emploi dans une plantation d'hévéas à Manaus — l'invasion de la Malaisie par les Japonais en 1942 ayant provoqué la renaissance de l'industrie brésilienne du caoutchouc. Familier du *cerrado*, la savane boisée et aride de Pirapora, où il a vécu d'octobre 1939 à mai 1940, avant de découvrir Barbacena et les montagnes verdoyantes du Minas Gerais, Michel Bernanos a dû ressentir une joie sans mesure en débarquant à Manaus, en

10. René Girard, *La violence et le sacré*, Grasset, 1972.

traversant la *Praça da Saudade* dans la tiédeur de l'hiver austral et en découvrant, sous les étoiles de la Croix du Sud, un autre Brésil, épique et lumineux, humide et dangereux, une jungle pleine d'arbres où l'homme civilisé et la nature sauvage s'affrontent dans un combat de tous les instants. C'est peu dire qu'il n'a jamais oublié ces deux années passées dans la chaleur humide de l'immense forêt d'Amazonie, qu'il en est revenu chargé d'une inconsolable nostalgie dont témoigne *Le Murmure de Dieux*, son premier roman, achevé à la fin de l'année 1960.

En débarquant à Manaus — qu'il orthographe Manaos, comme les anciennes cartes du pays des Amazones où est indiqué le mythique lac Parime, réputé marquer l'emplacement de l'*El Dorado*, la contrée imaginaire du « Roi doré », Michel Bernanos avait sans doute la tête pleine des romans d'aventures de sa jeunesse.

Car si *Le Murmure des Dieux* peut être qualifié de roman fantastique, comme les autres volets du cycle de *La Montagne morte de la vie*¹¹, c'est aussi, c'est d'abord un parfait récit d'aventures, comme on en trouve non seulement en littérature, mais également en bande dessinée et au cinéma. À mi-chemin entre *L'oreille cassée et Les aventuriers de l'arche perdue*, il respecte tous les codes du genre : fausses pistes, chasse-trappes, rire et larmes,

11. Dans l'ordre : *Le Murmure des Dieux*, *L'Envers de l'éperon*, *La Montagne morte de la vie*, *Ils ont déchiré son image*.

sueurs froides et dépaysement, rebondissements... *Le Murmure des Dieux* donnerait d'ailleurs naissance à un film extraordinaire. En le lisant, l'on ne songe pas par hasard à *Fitzcarraldo* de Werner Herzog (1982), un film où il est également question de la pratique chamanique des têtes réduites.

Poursuivi par un rêve sans mesure — ces fameuses *saudades do Brasil* mises en musique par Darius Milhaud en 1920 — Michel Bernanos se révèle également un écrivain réaliste dans ce premier roman paru deux mois avant sa mort, au moment où — atroce ironie du sort — une junte militaire prenait le pouvoir à Rio de Janeiro. Sur une carte de la région, il est possible de suivre avec précision l'itinéraire du jeune ingénieur Eudes Dumont et de Francisco Lopez, un docteur en philosophie obnubilé par l'idée de retrouver une tribu indienne perdue dans les profondeurs de la forêt. D'est en ouest, du centre de l'Amazonie vers la triple frontière avec la Colombie et le Pérou, de « Manaos » à Codajás et de Codajás à Tefé, les deux hommes remontent le cours du Solimões, le nom que porte l'Amazone dans cette section du fleuve.

Débarqué au Brésil pour travailler dans une exploitation de bois précieux, Eudes Dumont se retrouve entraîné à la poursuite des indiens Chavaintes (Xavantes), réputés hostiles à l'homme blanc, au cœur du grand rêve ethnographique des explorateurs du xx^e siècle, de Raymond Maufrais à Alain Gheerbrant, dont l'expédition

Orénoque-Amazone¹² est presque contemporaine du séjour de Michel Bernanos en Amazonie, cette terre de folie et d'utopie.

« Le rêve, toujours le rêve, voilà bien chez l'homme le défaut de la cuirasse. On rêve d'aventure, et, dans l'aventure, on rêve de repos. Nos désirs n'ont point de limites. Le grand tort de l'homme, c'est de ne savoir être seul avec soi-même, de vouloir éviter le tête à tête en s'enfuyant dans le rêve. Mais ici, la balance est faussée par la présence de ce mystère sans jeu qu'est la vie dans un tel lieu ! Ce monstre vert qui s'étend sur des centaines et des centaines de kilomètres vit et nous observe. »

À la fin du rêve, ne reste de l'Amazonie qu'un mot : *saudade*.

Sébastien LAPAQUE

12. Alain Gheerbrant, *Orénoque-Amazon 1948-1950*, Folio essais, 1992.

Le Murmure des Dieux

À ma mère
À ma femme

PROLOGUE

L'ARBRE GÉANT FRÉMISSEAIT sous les coups de hache. À côté du colosse végétal, les hommes à la peau sombre, luisante de sueur, ressemblaient à des miniatures mouvantes. L'acier avait creusé tout autour du tronc une blessure qui était comme une gueule prête à mordre, et de cette gueule la sève généreuse coulait comme une salive. Mais le monstre enraciné refusait la mort. Jusqu'au moment où son cœur généreux fut enfin atteint. Il oscilla lentement, pencha d'avant en arrière sa belle chevelure verte, puis, dans un craquement sinistre comme un râle, s'allongea sur le sol dans l'attente de la mort sèche.

La grande forêt prit le deuil. Les bruits les plus fantastiques se mirent à courir : on avait tué l'Arbre-Dieu. Mille sons discordants, exprimant la haine envers ceux qui avaient abattu le fier seigneur à l'armure d'écorce, troublèrent le majestueux silence. Les bûcherons comprirent ce langage des oiseaux utilisé par leurs frères Indiens vivant dans la forêt, et ce fut la débandade. Poussés par la crainte d'être punis sur-le-champ, ils n'avaient eu tout d'abord qu'une idée : fuir ! Mais, plus tard, dans le calme de leurs cases et sous l'influence de la superstition,

la pensée qu'ils avaient réellement commis ce sacrilège s'imposa peu à peu à leur esprit. Dès lors, personne jamais ne voulut plus travailler en forêt. La Société fit faillite et l'on ferma la scierie.

Les années s'endormirent doucement sur le crime.

PREMIÈRE PARTIE

I

MANAOS NE CHANGEAIT PAS, perdue sous un soleil de plomb, en pleine forêt vierge. Le rio Negro, large comme une mer au moment des pluies, continuait inlassablement de pousser ses eaux noires devant elle.

Eudes avait hâte d'atteindre la ville. Il avait été recruté par l'intermédiaire d'un important cabinet parisien, et il ne savait pas grand-chose de l'homme qui le faisait venir pour travailler comme ingénieur-conseil dans l'exploitation de bois précieux qu'il dirigeait au Brésil. Le voyage avait été long, fatigant, et, tandis que, debout sur la plage arrière de l'antique bateau à aubes parti quelques jours plus tôt de Belem, il contemplait la grande roue qui luttait contre le courant, brassant des tonnes d'eau, il revoyait le village de son enfance, sa petite rivière et ses prairies hospitalières : une nature que l'on aime à toucher de son corps lorsque la fatigue vous prend. Ici, tout lui paraissait hostile. Cette nature primitive se défendait de partout et se montrait ennemie de l'homme.

Le rio Amazonas devint soudain aussi rouge que le cœur d'un volcan. Le mouvement des ondes prit une teinte cramoisie et l'horizon du ciel parut sur le point

d'exploser, comme poussé par une lave mystérieuse. Puis s'avança l'arc-en-ciel de la fin du jour : le rouge, le jaune, le grand violet de nuit, et tout redevint tranquille comme après un orage. Peu à peu la nuit sombre s'installa sur cette terre secrète, tandis que, dans le haut du ciel profond, la Croix du Sud légèrement inclinée se mettait à veiller. Les premiers cris des animaux de l'ombre se firent entendre, litanie lancinante. Dans les coins secs des terres sablonneuses, les fourmis rouges se rangeaient pour dévaster des hectares entiers de forêt et de chairs mortes.

Eudes écoutait la nuit de ce bout du monde avec la crainte des mystères insondables où tout est problème. Il était de ces êtres que l'insolite effraie, et il mesurait déjà l'abîme qui séparait l'aventure vécue de l'aventure contée.

Le soleil se levait quand Eudes monta sur le pont. Il fut saisi par la brume laiteuse de l'aube — véritable mer blanche — qui s'élève lentement au-dessus du sol comme un tapis volant. Le soleil l'absorbe insensiblement, et, une à une, les couleurs flamboyantes reprennent leurs places. Dans la forêt équatoriale, il semble que chaque lever du jour accorde un armistice : la paix règne momentanément entre la faune nocturne et celle du jour. Puis survient l'éclatante lumière encore fraîche de l'aurore, et la forêt reprend invariablement sa teinte verte d'espoir. Bien vite, la chaleur accablante d'une clarté trop vive assombrit la vue, et l'air se fait lourd à respirer.

Le jeune homme redescendit dans sa cabine en se demandant s'il pourrait s'habituer à cette agression quotidienne de la nature.

Le bateau siffla trois fois lorsqu'il fut en vue du petit port de Manaos. Le bruit familier mit en mouvement une multitude de chapeaux de paille, qui, à cette distance, donnaient l'illusion d'une immense couche de champignons géants.

Eudes admirait le style colonial de la ville, et ses rues aux trottoirs de mosaïque. Des filles à la démarche souple et nonchalante y déambulaient. Elles paraissaient sous l'emprise de quelque musique mystérieuse, et évoquaient tous les secrets de la nature sauvage environnante. Leur parfum le troublait : en Amazonie, les femmes, comme la plupart des hommes, mélangent à leurs bains des herbes de citronnelle.

Une chambre lui avait été retenue au Grand Hôtel. Il venait de prendre sa douche et achevait de nouer autour de sa taille la ceinture de son peignoir de bain, lorsqu'on frappa à la porte. Sur le seuil se tenait un homme vêtu d'un complet blanc.

— C'est bien à M. Dumont, que j'ai l'honneur... ?

Il s'exprimait cérémonieusement dans un français correct. Et, comme Eudes acquiesçait d'un signe, il poursuivit, éludant la question qu'il devinait sur les lèvres du jeune homme :

— Mon nom ne vous dirait rien. Je viens seulement vous transmettre un message de la part du docteur